



16. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

À Camille Rogier, le peintre orientaliste toulousain, grand ami de Gérard de Nerval et de Théophile Gautier, qu'il avait rencontré à Constantinople en de joyeuses soirées, Flaubert va lui faire part de son état de santé et de la vie à Naples. « Ah ! tu ris vieux gredin, hôte perfide, au sujet de mon infortuné braquemart. Eh bien sache qu'il est *garry* pour le moment. À peine s'il reste une légère induration mais c'est la cicatrice du brave. Ça le rehausse de poésie. On voit qu'il a vécu, qu'il a passé par des malheurs. Ça lui donne un air fatal et maudit qui doit plaire au penseur. À force de frictions, la chose s'est enfin remise, et d'ici à peu va complètement disparaître. Pour achever de me rincer, je m'ingurgite des tonnes de salse-pareille. Bref je peux maintenant me présenter en société. Et je m'y présente...Je ne débände pas. Je fous comme un âne débâté. Le contact de mon seul pantalon me fait rentrer en érection. Un de ces jours je vais m'abaisser jusqu'à enfile la blanchisseuse qui trouve que je suis *molto gentile*. C'est peut-être le voisinage du Vésuve qui me chauffe le cul. Ce qu'il y a de certain c'est que je suis dans un furieux état que j'oserai qualifier de vénérien et même de lubrique. »

À ce pauvre Bezet, surnom de Bouilhet, Flaubert fait part de ses performances mais pas que...

« Naples est un charmant pays par la quantité de maquereaux et de putains, qu'il y a. Il y a un quartier garni de Suburre. Lorsqu'on passe dans la rue, elles retroussent leur robe jusqu'aux aisselles et vous montrent leur cul dans cette posture. Nous étions en voiture, et notre cocher tout en tenant ses guides, et allant au pas, tâchait de fourrer le bout de son fouet dans le con de l'une d'elles. C'est encore ce que j'ai vu de plus raide comme prostitution et cynisme. Nous deux, Maxime, au bout de la rue, nous avons laissé tomber notre tête sur notre poitrine et avons soupiré : Ce pauvre Bezet [le surnom de Bouilhet] ! ... J'ai passablement baisé à Naples et d'assez jolies filles. Maxime a attrapé un rhume de culotte [...] C'est à Naples qu'il faut venir pour se retremper de jeunesse et pour r'aimer la vie. Le soleil même en est amoureux. Tout est gai et facile. Les chevaux portent des bouquets de plumes de paon aux oreilles. »

« Comme un touriste, je suis monté au haut du Vésuve, ce qui m'a même éreinté. Le cratère est curieux. Le soufre a poussé sur ses bords en formidables végétations jaunes et lie de vin. J'ai été à Paestum. J'ai voulu aller à Caprée [...Capri] et j'ai failli y rester dans les... flots. Malgré ma qualité de canotier, j'ai bien cru que c'était mon dernier moment et j'avoue avoir été troublé et même avoir eu peur, grand peur. J'étais à *deux doigts* de ma perte, comme Rome aux pires temps des guerres puniques. »

« Ah ! pauvre vieux, comme je t'ai regretté à Pompeï, je t'envoie des fleurs que j'ai cueillies dans un lupanar sur la porte duquel se dressait un phallus érectant. Il y avait dans cette maison plus de fleurs que dans aucune autre. Les spermés des vis antiques, tombés à terre ont peut-être fécondé le sol. »

« J'ai été pendant près d'une semaine, gêné par l'envie d'avoir une actrice (française ! et une actrice de vaudeville !) et comme je n'avais pas assez d'argent pour la payer ni assez d'aplomb pour me présenter chez elle, le gousset vide, ni assez de patience pour lui faire la cour, je m'en suis passé. Cela m'a été pénible. À force de la voir au théâtre j'ai usé ma tentation ; et je n'y pense plus. Voilà les passions. Quant à mon moral, il est singulier : *j'éprouve le besoin d'un succès*. Cela me remettrait, me retremperait, me purgerait un peu. »

« Quand nous sommes entrés à Naples, il pleuvait... »

C'est à sa mère qu'il fait part de leur arrivée. « Quand nous sommes entrés à Naples, il pleuvait, les citadines roulaient sur le pavé, il m'a semblé rentrer dans Paris. C'était sale et laid. Mais un déjeuner avec du beurre frais et des côtelettes m'ont réconcilié avec la civilisation (dont nous savourons toutes les douceurs : nous avons des lits, du linge blanc et des cigares).



« J'ai acheté des rasoirs, *je n'ai plus ma barbe*. Ma pauvre barbe ! Je l'ai baignée dans le Nil, dans laquelle a soufflé le désert, et qu'avait parfumée si longtemps la fumée du tombac. J'ai découvert dessous une figure *énormément* engraisée, je suis ignoble, j'ai deux mentons et des bajoues. Je ne sais si sous le rapport moral le voyage m'a profité, mais sous celui du développement graisseux c'est incontestable – j'ai aussi quitté le tarbouch et pris un chapeau ; ah ! que le père Parain est un homme de sens de maudire cette coiffure ! Mais hélas ! il le fallait ici, c'eût été une affectation trop grande ; avec ma barbe et mon tarbouch tout le monde se détournait pour me voir. Tu me retrouveras sous le même aspect que tu m'as quitté. » Il n'y a « pas de costume national à Naples, peu de lazzarone insouciant et se chauffant au soleil en chantant des vers du Tasse. Ils ont des culottes comme les bourgeois – beaucoup de voitures, beaucoup de bruit, l'air d'une capitale, un petit Paris méridional, voilà Naples. Je conçois que ce soit le voyage de prédilection des jeunes mariés... »

Depuis trois semaines que nous sommes à Naples nous ne sommes guère sortis du Musée des Antiques...

« Depuis trois semaines que nous sommes à Naples nous ne sommes guère sortis du Musée des Antiques ». Ces propos, Flaubert les tiendra à sa mère, mais avec quelques nuances, à Camille Rogier et Louis Bouilhet ! Flaubert trouve que le voyageur est « un peu sot en général ! J'étudie tous ceux qui viennent au musée. Sur cinq cents il n'y en pas un que cela amuse, certainement parce qu'ils viennent parce que les autres y viennent. Le lorgnon sur l'œil, on fait le tour de galeries au petit trot, après quoi on referme le catalogue et tout est dit. » Ouf ! pourraient-ils penser certains jours car « mercredi dernier – mercredi des cendres – le musée était fermé. D'abord tout est fermé à Naples. C'est fermé à cause du Carême, à cause du dimanche, parce que la reine est malade, parce qu'elle n'est pas malade, parce que le prince de Salerne se meurt, bientôt ce sera parce qu'il est mort, car le bonhomme, dit-on, crève en ce moment. » Mais « ce musée est inépuisable. Nous allons là à 9 h du matin, en sortant à 3 heures. Dans quatre à cinq jours pourtant, nous espérons en voir la conclusion. Nous y avons savouré les marbres et les bronzes. Et humé avec toutes les narines de notre imagination la jupe bariolée des danseuses d'Herculanum ». Le passage suivant n'est plus destiné à sa mère, « il y en a une (de danseuse) toute nue couchée sur un léopard et qui le fait boire dans un vase d'Oren lui versant le liquide d'une longue buire au col mince. Ah ! que j'aurais voulu être ce léopard-là ; Ô Rogier. » Flaubert avoue alors à son ami qu'une réflexion philosophique lui vient à l'esprit dont je te prive, en songeant à la quantité de choses, déjà, que j'ai voulu être. [...] Mon premier désir a été d'être cheval – puis grand homme – aujourd'hui ce léopard en peinture – A quinze ans, j'ai souhaité être un certain chien de Terre-Neuve que baisait entre les deux oreilles une dame de ma connaissance. Je ne sais dans quel charnier pourrit le crâne de ce toutou. Mais j'y ai placé dessus jadis, des concupiscences profondes, et telles qu'un diadème n'en a causé de plus ardentes. »

« Aujourd'hui, nous avons vu deux ou trois Salvator assez convenables et un portrait de Rembrandt, peint par lui-même... »

Puis le récit redevient « tous publics ». Au Musée Borbonico, « aujourd'hui nous avons vu deux ou trois Salvator assez convenables et un portrait de Rembrandt, peint par lui-même, dans la galerie du prince de Salerne. C'était là un homme ce Rembrandt. La contemplation de ce portrait m'a fait du bien à la santé. En revenant je m'en sentais, dans les cuisses, des muscles d'acier et j'étais léger comme un oiseau. Oui, la peinture est une belle chose et la sculpture aussi et le soleil aussi. »

Dans ses lettres, Flaubert multiplie les conseils à sa mère pour lui faciliter son voyage de France à Rome. Lettres, auxquelles sa mère répondit avec entre-autres ce petit mémorandum ! « Voici les sommes que je t'ai données pour ton voyage avant ton départ : 6 000 f, à ton départ : 10 000 f, un premier envoi ensuite : 6 000 f, un deuxième envoi : 3 000 f et un dernier envoi : 2 000 f. Total : 27 000 f. J'ai payé pour la douane et le transport des caisses : le 24 décembre 1850 : 125,25 f, le 15 mars 1851 : 66,85 f pour le tabac : 60,10 f, pour les dernières caisses : 111,5 f et de plus après : 180,5 f. Total 543,70 f. » Comme toujours, ce qui va sans dire va mieux en le disant !

La réponse de Flaubert en date du 26 mars 1851 fut très attentionnée et très affectueuse : « La monnaie française perd beaucoup au change en Italie, n'importe donc que ce qu'il te faut pour le voyage : trois mille francs environ. Quant au reste de ton argent, prends un crédit sur un banquier de Rome. Je ne te conseille pas de t'adresser à Paris à Flury-Hérard. Quoique très exact, comme il a l'habitude de ne vous jamais écrire, on ne sait d'ordinaire où aller chercher l'argent qu'il vous envoie. Sans la rencontre fortuite de M. Pastré, nous allions partir d'Alexandrie avec 300 francs et nous avions chez lui douze mille francs que nous ignorions y être.



Flaubert annonce leur départ de Naples pour Rome et que Maxime du Camp les quittera ensuite pour rentrer à Paris. Il lui fait part enfin de la joie de la revoir et de l'embrasser à nouveau tout en ajoutant : « dans ta précipitation de venir au-devant de moi, ne fais pas comme Madame Jourdan, ne tombe pas dans l'eau, en sautant par-dessus le bastingage du navire. Ne te fatigue pas dans le voyage. Va lentement... Je n'ai rien à te dire si ce n'est que je te t'envoie mille tendresses. »

Ah cette barbe...

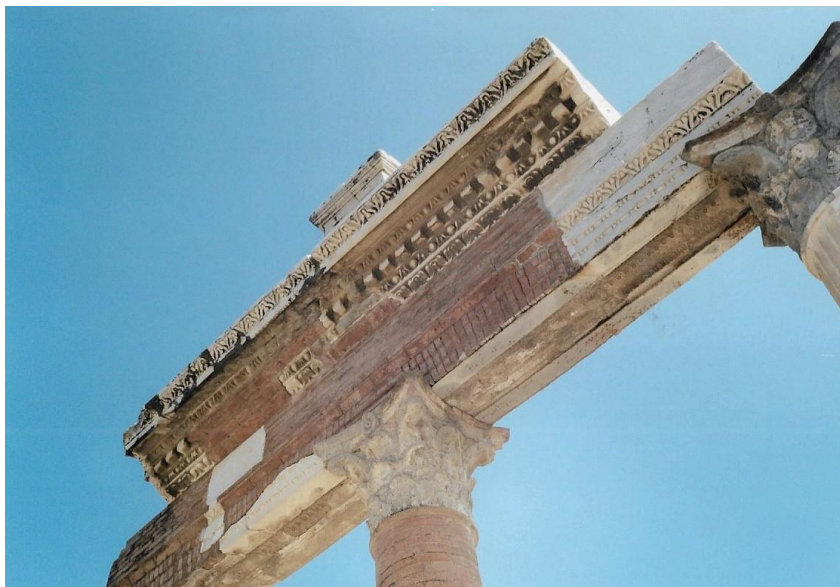
Il aurait pu parler à sa mère de bustes, terres cuites, et fresques d'Herculanum mais il croit que cela pourrait l'ennuyer. Alors ce sera de sa barbe dont l'absence lui donne un mal de chien ! « Je me gratte le cuir avec tous les couteaux possibles, Je me ruine en rasoirs très anglais et fort détestables. Maxime prétend que je ne sais plus m'habiller. Il est de fait que je rarrange toujours soit avec ma cravate ou mon gilet ». Et puis vient le passage traditionnel de tout voyage, en tout temps ! « Il y a, établi à Naples, un gredin de Juif de Livourne qui se fait passer pour un Turc afin de vendre quelques saloperies orientales. Nous avons été dans sa boutique pour lui acheter en fait de choses orientales, des cigares de la Havane. Et dans la boutique nous avons lu sur une enseigne : « On ne fume pas ici. » Cela nous a d'abord apparu louche. Aussi l'avons-nous regardé de travers. Nous avons commencé par lui donner le salut musulman auquel il a été fort longtemps à répondre. Puis examinant tous ces brimborions, nous avons vu que le bonhomme ne savait même pas d'où ils venaient. Il nous montrait des burnous d'Égypte, où jamais on n'en a vu et des coussins (en cuir doré) de Perse, lesquels se font au Maroc. Ainsi de suite ; mais que dirais-je de l'article pipe et sandales ! C'était à vomir. Nous avons été irrités. Pauvre Orient ! quelle prostitution ! le tout pour éblouir les Anglais, et les *ladies* qui ont lu Lord Byron. Ce Turc postiche nous redoute. Il croit que nous parlons le turc et l'arabe et il se soucie peu de nos visites qui pourraient à la longue lui ôter tout crédit. »

« Aujourd'hui il fait beau soleil. Les rues sont pleines de monde qui se promène. Les femmes sont nu-tête en voiture, avec des fleurs dans les cheveux [...] A la Chiaia, les marchandes de violettes vous mettent presque de force leurs bouquets à la boutonnière » et cette « belle abondance de monacaille et de curé, un carillon de cloches aux quatre cents églises de la ville et des mendiants à tous les pavés. »

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 736-768
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 3126, p109-136.
3. Lottman H. Vers l'Orient avec Du Camp. Fayard, p 134-144.
4. Fauconnier B. Flaubert. Folio Biographies n° 90, p 89-106.
5. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N° 4407, p 427.



Paestum. @jmandre.com